

Pier Paolo Pasolini

Poésies à Casarsa

traduit par Michel Valensi

Ces quelques poèmes sont extraits de la première section de *La meglio Gioventú* (1954)* : « Poesie a Casarsa » (qui reprend en grande partie l'édition de 1942, Bologna, Libreria Antiquaria, « bien qu'il s'agisse de quelque chose de plus qu'une deuxième version », précise Pasolini dans la note qui accompagne l'édition de 1954 ; « là, la violence linguistique tendait à faire du dialecte de Casarsa à la fois une *koinè* frioulane et un sorte de langage absolu, inexistant par nature ; ici le dialecte de Casarsa est réadapté dans tout son caractère institutionnel. ») Pour les deux premiers poèmes, nous avons traduit les versions de 1941 et de 1974 (Seconda forma de « La meglio gioventú») dont parle Massimo Cacciari dans l'essai ci-après (p. 65). Les traductions ont été faites à partir du texte italien que Pasolini donne en bas de page. Les « versions italiennes – précise-t-il – voudraient remplacer un glossaire et, avec bien des désavantages par rapport à un glossaire, elle font tout à la fois partie, et quelquefois partie intégrante, du texte poétique : c'est pourquoi je les aies rédigées avec soin et presque, dans l'idéal, en même temps que le texte frioulan, en pensant qu'il valait mieux après tout que ces poésies soient lues ainsi plutôt que de n'être pas lues du tout ». À propos de ce cycle en frioulan, et parlant de lui à la troisième personne, Pasolini écrit : « Quoi qu'il en soit, il se trouvait en présence d'une langue dont il était détaché : une langue non-sienne, mais maternelle, non-sienne mais parlée par ceux qu'il aimait avec tendresse et violence, confusément et ingénument : sa régression d'une langue vers une autre – antérieure et infiniment plus pure – était une régression le long des degrés de l'être. Mais tel était son seul mode de connaissance. »

* Nous remercions l'éditeur italien et les ayants droits de Pier Paolo Pasolini de nous avoir autorisé à reproduire et traduire ces textes, ainsi que Mme Chiarcossi pour les conseils qu'elle a bien voulu nous donner. Une traduction des *Poésies de jeunesse* de Pasolini, comprenant la poésie en frioulan, vient de paraître dans la collection Poésie/Gallimard (tr. fr. Nathalie Castagné et Dominique Fernandez).

L'ENFANT MORT

Soir lueurescent, dans le fossé
l'eau pousse, une femme grosse
chemine par les champs.

Je te souviens Narcisse, tu avais la couleur
du soir, quand les cloches
sonnaient la mort.

★

L'ENFANT MORT

Soir lueurescent, le fossé
est à sec, l'ombre d'une femme grosse
chemine par les champs.

Sans retour ni rêve de toi, Narcisse, je sais
encore que tu avais la couleur du soir,
quand les cloches sonnaient le Mai.

IL NINI MUÀRT (1941)

Sera imbarlumida, tal fossàl
a cres l'aga, na fèmina plena
a ciamina pa'l ciamp

Jo ti recuardi, Narcis, ti vèvis il colòur
da la sera, quand li ciampanis
a sùnin di muàrt.

★

IL NINI MUÀRT (1974)

Sera imbarlumida, il fossàl
al è sec, l'ombrena di 'na fèmina plena
a ciamina pa'l ciamp.

Sensa tornà nè insumiàti, Narcis, i sai
enciamò ch'i ti vevis il colòur da la sera
co'li ciampanis a sùnin il Mai.

[JE REGARDE...]

Je regarde le soleil
des morts étés,
Je regarde la pluie
les feuilles, les grillons.

Je regarde mon corps
De quand j'étais enfant,
les si tristes Dimanches,
la vie perdue.

« Aujourd'hui t'habillent
la soie et l'amour,
Aujourd'hui c'est Dimanche
demain c'est la mort. »*

★

[JE REGARDE...]

Je regarde le soleil
des étés qui ne meurent,
Je regarde la pluie
du monde et de personne.

Je regarde mon corps
sans âge ni pudeur,
les si nouveaux Dimanches,
en avant en arrière.

« Aujourd'hui t'habillent
la soie et l'amour,
Fils, que t'importe
qu'un étranger se meurt.

La soie et l'amour,
mon vieux (!) t'habillent,
il ne faut pas savoir
ce qui plaît aux neveux. »*

[I VUARDI...] (1941)

I vuardi il soreli
di muartis estàs,
i vuardi la ploja
li fuèjs, i girs.

Il vuardi il me cuàrp
di quan' ch'i eri frut,
li tristis Domèniis,
il vivi pierdút.

« Vuei ti vistissin
la seda e l'amòur,
vuei a è Domènia
domàn a si mòur ».

★

[I VUARDI...] (1974)

I vuàrdi il soreli
di estàs ch'a no morin,
i vuàrdi la ploja
dal mond e di nissún.

Il vuàrdi il me cuàrp
sensa etàt nè pudòur,
li novis Domeniis
davant e indavòur.

« Vuei ti vistissin
la seda e l'amòur,
Fi, no ti impuàrta
se un forèst al mòur.

La seda e l'amòur,
veciu (!) a ti vestissin,
no bisugna savèj
se ch'a plas ai nevòus. »

* Ces vers sont extraits d'un autre poème du même recueil intitulé *Les litanies du beau garçon*.

ROMANCERILLO

I.

Fils, aujourd'hui c'est Dimanche,
et ça décarillonne,
mais mon cœur est tout comme
une branche qui s'effeuille.

De par les tonnelles lointaines
j'entends Cenci chanter
quand il était encor vivant
aux germes des années.

Ah, petit, je suis de tout mon cœur
dans un bourg blanc du Frioul.

II.

Toute ma vie
est Passé.
Moi je n'étais qu'une enfant
et toi tu étais mort.

Ah pourquoi reviens-tu
en songe maintenant
depuis si longtemps
oublié ?

toute ma vie
est Passé.
Toi tu es un enfant
et nous nous rêvons.

ROMANCERILLO

I.

Fi, vuei a è Domènia,
e a scampanotèa,
ma il me còur al è coma
na rama ch'a si sfuèa.

Par li frascis lontanis
i sint Cenci a ciantà
co al era enciamò vif
ta li zemis dai àins.

Ah, nini, i soj' cu'l còur
ta un blanc bore furlàn.

II.

Dut il me vivi
al è passat
Jo i eri nina,
tu ti eris muàrt.

Ah parsè tòrnitu
adès tal sun
da tanciu àins
dismintiàt ?

Dut il me vivi
al è passat
Ti ti sos nini,
nu si insumiàn.

Ô MOI JEUNESSE*

Ô moi jeunesse ! Je nais
dans l'odeur que la pluie
a soupiré des prés
d'herbe vive... Je nais
dans le miroir des rigoles.

En ce miroir, Casarsa
– comme les prés de rosée –
tremble de temps anciens.
Ici-bas, je vis de piété,
lointain enfant pécheur,

en un rire inconsolé.
Ô moi jeunesse, le soir
serein teinte l'ombre
aux vieux murs : la lumière
dans le ciel, aveuglante.

O ME DONZEL

O me donzel ! Jo i nas
ta l'odòur che la ploja
a suspira tai pras
di erba viva... I nas
tal spieli da la roja.

In chel spieli Ciasarsa
– coma i pras di rosada –
di timp antic a trima.
Là sot, jo i vif di dòul,
lontàn frut peciadòur,

ta un ridi scunfuartàt.
O me donzel, serena
la sera a tens la ombrena
tai vecius murs : tal sèil
la lus a imbarlumis.

* Donzel est un terme typique du vocabulaire pasolinien, précisément d'origine provençale. Conscient d'en tirer un peu le sens, nous nous sommes permis « de l'appeler la "jeunesse" ».

CHANT DES CLOCHES

Quand le soir se perd aux fontaines
mon pays est couleur égarée.

Je suis au lointain, et me souviens ses grenouilles
la lune et le triste tintillement des grillons.

Rosario joue, il s'essouffle dans les prés :
moi je suis mort au chant des cloches.

Étranger, à mon doux vol de par la plaine,
n'aie pas peur : je suis esprit d'amour
qui au pays s'en revient de très loin.

CIANT DA LI CIAMPANIS

Co la sera a si pièrt ta li fontanis
il me país al è colòur smarít.

Jo i soj lontàn, recuardi li so ranis,
la luna, il trist tintinulà dai gris

A bat Rosari, pai pras al si scunis :
jo i soj muàrt al ciant da li ciampanis.

Forèst, al me dols svualà par il plan,
no ciapà pòura : jo i soj un spirt di amòur
che al so país al torna di lontàn.